

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

LA QUÊTE
DE JOIE

poèmes

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA QUÊTE DE JOIE.

LA CONTEMPLATION ERRANTE.

PÉPINIÈRE DE SAPINS DE NOËL.

UNE LUTTE POUR LA VIE.

PSAUMES DE TOUS MES TEMPS.

UNE SOMME DE POÉSIE, I : LE JEU DE L'HOMME EN LUI-MÊME.

UNE SOMME DE POÉSIE, II : LE JEU DE L'HOMME DEVANT LES AUTRES.

UNE SOMME DE POÉSIE, III : LE JEU DE L'HOMME DEVANT DIEU.

Aux Éditions Desclée

CONCERT EUCHARISTIQUE.

LA QUÊTE DE JOIE

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

LA QUÊTE
DE JOIE

poèmes.

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1939, renouvelé en 1966.*

A Anne-Henri de Biéville

Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid...

Loin dans l'âme, les solitudes s'étendent
Sous le soleil mort de l'amour de soi :
A l'aube on voit monter dans la torpeur
Du marais, des bancs de brouillard immenses
Qu'emploient les poètes par impuissance
Pour donner le vague à l'âme et la peur.

Il faut les respirer quand ils s'élèvent,
Et jouir de ce frisson inconnu
Que l'on découvre à peine dans les rêves,
Dans les paradis parfois entrevus ;
Les médiocres seuls, les domestiqués
Ne pourront comprendre son amertume :
Ils n'entendent pas, perdu dans la brume
Le cri farouche des oiseaux traqués !

C'était le pays des anges sauvages,
Ceux qui n'avaient pu se nourrir d'amour :
Comme toutes les bêtes de passage,
Un secret appel les menait toujours ;
Parfois ils restaient au sein des élus,
Abandonnant la fadeur de la terre,
Mais ils sentaient battre dans leurs artères
Le regret des cieux qu'ils ne verraient plus.

Alors ils s'en allaient des altitudes
Poussés par l'orgueil et la lâcheté :
On ne les surprend dans les solitudes
Que si rarement : ils ont tout quitté.
Leur légende est morte dans les bas-fonds,
On les rencontre dans les yeux des femmes
Et ceux des enfants qui passent dans l'âme
En fin septembre, tels des vagabonds.

On les voit furtifs qui rôdent dans l'ombre,
Ils ne doivent pas s'arrêter très loin ;
Ils vont se baigner par des nuits très sombres
Pour que leurs ébats n'aient pas de témoins ;
— Mais plus rare et solitaire le cri,
Plus effrayant qui brise la poitrine,
Et va se perdre aux cimes de l'esprit
Comme un appel lointain de sauvagine !

Tous les hameaux l'entendront dans la crainte,
Le soir, passés les jeux de la chair :
Il s'étendra sur la lande, la plainte
D'une bête égorgée en plein hiver ;
Ou bien ce cri de peur dans l'ombre intense
Qui déchire brusquement les étangs
Quand s'approchent les pas des poursuivants
Et font rejaillir l'eau dans le silence.

Si désolant sera-t-il dans les plaines
Que tressailleront les cœurs des passants.
Ils s'arrêteront pour reprendre haleine
Et dire : c'est le chant d'un innocent.
Passé l'appel résonneront encore
Les échos, jusqu'aux profondeurs des moelles,
Il prendra son vol comme un son de cor
Vers le gouffre transparent des étoiles.

Toi tu sauras que ce n'est pas le froid
Qui déchaîne un cri pareil à cette heure ;
Moins lamentable sera ton effroi,
Tu connais les fièvres intérieures
Dans les ventres sourds, pliés à se tordre,
L'aube du désir chez les impuissants,
Et tu diras que ce cri d'innocent,
C'est l'appel d'un fauve qui voudrait mordre !



Viens cracher aux morts obscurs
Le mépris des joies communes :
L'âme haute et l'esprit pur
Se nourrissent de rancune.

L'âpreté de ce blasphème
Ne te satisfera plus,
Puisque leur pauvreté même
En aura fait des Elus !

Adoucis ton âme encor :
Dis leur la pitié qui monte,
La seule pitié des morts
Qui ne te fera pas honte.

*

Tu me donnes l'envie d'être plus difficile !

Nous n'avions pas pourtant fait voile vers les îles
A l'aventure, dans la zone morte des mers ;
Et maintenant, j'ai peur de reprendre ta place,
D'instruire les enfants avec des mots couverts,
Et des formules d'ombre infuse qui les glacent...
Mes disciples iront vers les mêmes autels,
Ils entendront le même cri dans les herbages
Parfumés — sur les hauteurs balayées par le ciel.

Toute une nuit d'hiver menant en son sillage,
Sur une pente indescriptible de blancheur,
Les compagnons en rangs serrés comme des bêtes...

Je leur dirai la discipline de la Quête,
En cette École où nous étions de vrais chercheurs
De sagesse, un grand troupeau d'âmes inquiètes :

Je leur expliquerai la beauté de leurs rôles,
Mais quand l'un sentira ma main sur son épaule,
Répondra-t-il ainsi que je t'ai répondu :
„Si vous m'avez choisi par votre intelligence,
„Serai-je celui-là qu'on a tant attendu
„Pendant des siècles et des siècles de silence...?”

*

Mon plus secret ami, que j'aïlle visiter
Ce jardin pour morts dont tu connais le silence,
Ou que j'évoque à voix basse ta présence
Au plus tendre d'un cœur que tu n'as su quitter,
Je n'y vois pas grande différence.

J'avais cueilli ces fleurs pour la mort d'un héros,
Son tombeau sera tout recouvert d'anémones,
La floraison du vent, de l'esprit... et personne
Ne dérangera plus, sinon moi, ton repos
Puisque tous les autres t'abandonnent.

Ton repos ? Sous un ciel haut, d'éclairs déchiré,
Solitaire toujours aux heures de tempête,
Bousculé de ressac en ressac, et la tête
Prise dans l'étau noir des mondes désirés,
Et toujours en deçà de la Fête...

LA VILLE

Il montait par la route nationale,
Déserte à cette heure entre chien et loup,
A la rencontre d'une capitale
Assise dans l'ombre, au delà de tout.

Il avait l'air de voler dans le vent,
Les lanternes éteintes, en silence,
Comme un recéleur de stupéfiants.

Il m'a pris avec lui sans faire halte,
Son aile m'ayant happé dans la nuit ;
Tous feux dehors et braqués sur l'asphalte,
Nous avons longé les faubourgs, sans bruit.

Il m'a dit brusquement : j'ai grand besoin
De vous, pour allumer toutes les torches,
Il faut porter la flamme aux quatre coins.

Quand des bas-fonds surgira l'incendie
Haut-déployé parmi le ciel d'hiver,
Il faudra quitter la ville endormie,
Ne pas traîner le long des quais déserts.

Les feux furent bousculés par le vent ;
Il montait dans la nuit vers une foire
Le bétail des trains venant d'Orient.

Et sur les quais descendirent les foules,
Les troupeaux d'humains à peine couverts,
Vers le grand fleuve insouciant qui roule
Doucement des cadavres vers la mer.

Il faudrait se vautrer dans l'eau servile,
Pour sauver ce pauvre corps qui prend peur,
Moi qui ai jeté le feu sur la ville...

ENFANTS DE SEPTEMBRE

A Jules Supervielle

Les bois étaient tout recouverts de brumes basses,
Déserts, gonflés de pluie. et silencieux :
Longtemps avait soufflé ce vent du Nord où passent
Les Enfants Sauvages, fuyant vers d'autres cieux,
Par grands voiliers, le soir, et très haut dans l'espace.

J'avais senti siffler leurs ailes dans la nuit.
Lorsqu'ils avaient baissé pour chercher les ravines
Où tout le jour, peut-être ils resteront enfouis ;
Et cet appel inconsolé de sauvagine
Triste, sur les marais que les oiseaux ont fuis.

Après avoir surpris le dégel de ma chambre,
A l'aube je gagnai la lisière des bois :
Par une bonne lune de brouillard et d'ambre,
Je relevai la trace, incertaine parfois,
Sur le bord d'un layon d'un Enfant de Septembre.

Les pas étaient légers et tendres, mais brouillés,
Ils se croisaient d'abord au milieu des ornières
Où dans l'ombre, tranquille, il avait essayé
De boire, pour reprendre ces jeux solitaires
Très tard, après le long crépuscule mouillé.

Et puis ils se perdaient plus loin, parmi les hêtres
Où son pied ne marquait qu'à peine sur le sol :
Je me suis dit : il va s'en retourner peut-être
A l'aube, pour chercher ses compagnons de vol,
En tremblant de la peur qu'ils aient pu disparaître...

Il va certainement venir dans ces parages
A la demi-clarté qui monte à l'orient,
Avec les grandes bandes d'oiseaux de passage
Et les cerfs inquiets qui cherchent dans le vent
L'heure d'abandonner le calme des gagnages.

Le jour glacial s'était levé sur les marais :
Je restais accroupi dans l'attente illusoire,
Regardant défiler la faune qui rentrait
Dans l'ombre, les chevreuils peureux qui venaient boire
Et les corbeaux criards aux cimes des forêts.

Et je me dis : je suis un Enfant de Septembre,
Moi-même par le cœur, la fièvre et l'esprit
Et la brûlante volupté de tous mes membres,
Et le désir que j'ai de courir dans la nuit,
Sauvage, ayant quitté l'étouffement des chambres !

Il va certainement me traiter comme un frère,
Peut-être me donner un nom parmi les siens ;
Mes yeux le combleraient d'amicales lumières
S'il ne prenait pas peur, en me voyant soudain
Les bras ouverts, courir vers lui dans la clairière.

Farouche, il s'enfuira comme un oiseau blessé,
Je le suivrai jusqu'à ce qu'il demande grâce,
Jusqu'à ce qu'il s'arrête en plein ciel, épuisé,
Traqué jusqu'à la mort, vaincu, les ailes basses
Et les yeux résignés à mourir, abaissés.

Alors je le prendrai dans mes bras, endormi,
Je le caresserai sur la pente des ailes
Et je ramènerai son petit corps, parmi
Les roseaux, rêvant à des choses irréelles,
Réchauffé tout le temps par mon sourire ami...

Mais les bois étaient recouverts de brumes basses
Et le vent commençait à remonter au Nord,
Abandonnant tous ceux dont les ailes sont lasses,
Tous ceux qui sont perdus et tous ceux qui sont morts,
Qui vont par d'autres voies en de mêmes espaces !

Et je me dis : ce n'est pas dans ces pauvres landes
Que les enfants de Septembre vont s'arrêter :
Un seul qui se serait écarté de sa bande
Aurait-il en un soir compris l'atrocité
De ces marais déserts et privés de Légende ?

NAISSANCE D'ULLIN

Il était haut-dressé sur son cheval, — un mort
Prodigieux, — la bête en son élan fauchée,
Le poing ganté de fer et crispé sur le mors.

Surgi brutalement d'une tombe cachée,
Il se détachait obliquement sur le ciel,
Haletant d'une longue et noire chevauchée.

Ses yeux me fascinaient d'un éclat irréel,
De ce soleil secret dont brillent les archanges
Et les initiés aux rythmes éternels.

Moi que la lente fièvre des marais démange,
Qui voudrais m'enfoncer plus avant dans l'oubli,
Dans le lâche brouillard des poèmes étranges,

Devant le prophète — oh ! le beau nom pour celui
Qui gravite en moi-même comme un autre monde,
Sur un cœur tiède et que le dégoût envahit —

Je me représentais une âme vagabonde,
Une bête traquée par les cieux découverts
Qu'on rencontre parfois au sein des eaux profondes...

„Je suis le Prince Ullin dont le cœur est désert,
Fascinant par les nuits du démon de soi-même,
Un phare prodigieux sur la haute-mer.

nrf



9 782070 237616



39-II A 23761 ISBN 2-07-023761-3

Extrait de la publication